



« Karola », tour de direction de tir sur l'Atlantique

Préface

Pendant ma jeunesse, le littoral européen était interdit au public pour cause de travaux ; on y bâtissait un mur et je ne découvris l'Océan, dans l'estuaire de la Loire, qu'au cours de l'été 1945.

La découverte de la mer est une expérience précieuse qui mériterait réflexion. En effet, l'apparition de l'horizon marin n'est pas une expérience accessoire, mais un fait de conscience aux conséquences méconnues.

Je n'ai rien oublié des séquences de cette invention au cours d'un été où la paix retrouvée et l'interdiction levée réalisaient pour moi un seul et même événement. Les barrières enlevées, chacun était désormais libre d'aborder au continent liquide ; les occupants s'en étaient retournés dans leur hinterland natal, abandonnant, avec leur chantier, leurs outils et leurs armes. Les villas du front de mer étaient vides, on avait fait sauter tout ce qui obstruait le champ de tir des casemates, les plages étaient minées et les artificiers s'activaient à rendre l'accès à la mer possible, ici et là.

Le sentiment le plus clair était encore celui de l'absence : l'immense plage de La Baule était déserte, nous étions moins d'une dizaine sur l'anse de sable blond, les rues étaient dépourvues de tout véhicule ; c'était une frontière qu'une armée venait à peine d'abandonner et la signification de cette immensité marine était inséparable pour moi de cet aspect de champ de bataille déserté.

Mais revenons aux séquences de l'apparition. L'autorail dans lequel je me trouvais, et dans lequel j'imaginai la mer, avançait lentement à travers le plat pays de Brière. Il faisait un temps superbe et le ciel au-dessus du sol bas s'illuminait, semble-t-il, de minute en minute. Cette brillance bien connue de l'atmosphère à proximité du grand réflecteur était en soi une nouveauté, la transparence à laquelle j'étais si sensible s'amplifiait encore aux abords de l'Océan, jusqu'au moment précis où une ligne, uniforme comme un trait de pinceau, vint barrer l'horizon : un trait d'un vert-gris presque glauque, mais un trait qui courait de plus en plus vite aux limites de l'horizon. La couleur était décevante par rapport à cette luminescence de l'azur, mais l'étendue de l'horizon marin était vraiment surprenante : était-il possible qu'un espace aussi vaste ne soit pas encombré ? C'est ce dégagement en étendue et en profondeur qui fut pour moi l'étonnement véritable. Même le ciel était balisé de nuages ; la mer, elle, semblait totalement vide. De si loin, rien ne laissait deviner le mouvement de l'écume, l'absence de repères signalait un nouvel élément, la mer m'apparaissait comme le désert, la chaleur du mois d'août accentuait encore cette impression d'espace chauffé à blanc où le soleil et l'Océan formaient loupe en brûlant les modelés, les contrastes. Les arbres, les pins, dessinaient des taches sombres ; la place devant la gare était à la fois blanche et vide, de ce vide si particulier des lieux récemment abandonnés. Sous ce midi, la verticalité lumineuse et l'horizontalité liquide composaient un étonnant climat. En avançant au milieu des maisons, aux fenêtres béantes, j'avais hâte de ne plus avoir d'obstacles pour me masquer l'horizon atlantique ; en fait j'avais hâte de déboucher sur ma première plage. À mesure que j'approchais du boulevard de l'Océan, le niveau d'eau s'élevait entre les pins et les villas, l'Océan grandissait, occupant de plus en plus mon espace perspectif ; enfin, en traversant l'avenue parallèle au rivage, la ligne de terre sembla plonger jusqu'au ressac, lisse, sans vague, presque sans bruit. Un dernier élément se présentait à moi : l'hydrosphérique.

Préface

Lorsque je songe aux raisons qui m'ont attiré vers les bunkers, il y a presque vingt ans, je vois bien qu'il s'agit surtout d'une intuition et aussi d'une convergence entre la réalité du bâtiment et celle de son implantation au bord de l'Océan ; une convergence entre mon attention pour les phénomènes spatiaux, l'attrait si puissant des rivages et cette même position des ouvrages du « Mur de l'Atlantique » face au large, face au vide.

Le déclenchement – l'invention, au sens archéologique du terme – eut lieu le long de la plage au sud de Saint-Guérolé, au cours de l'été 1958. J'étais adossé à un massif de béton qui m'avait précédemment servi de cabine de bain ; j'avais épuisé les jeux habituels du domaine balnéaire, j'étais vacant plus qu'en vacances et mon regard se projetait sur la ligne d'horizon de l'Océan, sur la perspective de sable entre les massifs rocheux de Saint-Guérolé et la digue du port du Guilvinec au sud. Il y avait peu de monde, et ce tour d'horizon sans accidents me ramenait à mon propre poids, à la chaleur et à ce dossier solide contre lequel j'étais installé : ce massif de béton incliné, cette chose sans valeur qui n'avait su m'intéresser jusqu'alors autrement que comme un vestige de la Seconde Guerre mondiale, autrement que comme l'illustration d'une histoire, celle de la guerre totale.

Je me retournai donc un instant pour voir ce que mon champ visuel ouvert sur le large ne m'avait pas offert : la lourde masse grise où les traces des planches du coffrage formaient sur la rampe inclinée comme un minuscule escalier. Je me levai et décidai de faire le tour de cet ouvrage comme si je le voyais pour la première fois, avec son embrasure au ras du sable, derrière l'écran protecteur, ouverte vers le port breton et visant aujourd'hui d'inoffensifs baigneurs, sa défense arrière avec la chicane de l'entrée et son intérieur sombre ébloui par l'ouverture de l'arme, la bouche à feu, vers la plage.

Le plus impressionnant pour moi fut immédiatement la sensation, à la fois interne et externe, d'écrasement. Les murs à fruit qui s'enfonçaient dans le sol et faisaient de ce petit blockhaus

un socle solide, la dune avait envahi l'espace intérieur et l'étroitesse du local était encore accentuée par l'épaisseur de sable qui noyait la surface du plancher. Des vêtements, des vélos gisaient là, à l'abri des curieux, des voleurs ; un objet avait changé de sens, une protection subsistait cependant.

Toute une série de réminiscences culturelles me saisirent : les mastabas, les tombes étrusques, les structures aztèques... comme si cet ouvrage d'artillerie légère s'identifiait aux rites funéraires, comme si l'organisation Todt n'avait su finalement organiser qu'un espace religieux...

Tout cela, en fait, n'était qu'ébauché, mais ma curiosité était désormais en éveil ; mes vacances venaient de s'achever brusquement, je venais de deviner que ces bornes du littoral allaient m'apprendre beaucoup de choses sur l'époque, mais aussi sur moi-même.

À partir de ce jour, je décidai d'inspecter les côtes bretonnes, à pied le plus souvent, en longeant la ligne de ressac, de plus en plus loin ; en voiture aussi, pour examiner les promontoires lointains, vers Audierne et Brest au nord, vers Concarneau au sud.

Mon objectif était purement archéologique, je traquais ces formes grises pour qu'elles m'enseignent une part de leur mystère, une part de ce secret qui tenait en quelques phrases : pourquoi ces constructions extraordinaires, comparées aux villas du bord de mer, n'étaient-elles pas perçues, ni même reconnues ? Pourquoi cette analogie entre l'archétype funéraire et l'architecture militaire ? Pourquoi cette situation aberrante face à l'Océan ? Cette attente devant l'infini marin ? Jusqu'à cette époque, les fortifications étaient orientées vers un objectif précis, délimité : la défense d'un lieu de passage, col, marches, vallées ou encore la défense d'un port, comme les tours de La Rochelle ; il s'agissait d'un « gardiennage » facile à comprendre et qui s'apparentait au rôle du concierge. Là, tout le long des kilomètres de plages que je parcourais journallement, je retrouvais ces balises de béton au sommet des dunes, des

Préface

falaises, en travers des plages, ouvertes, transparentes, avec le ciel qui jouait entre l'embrasure et l'entrée, comme si chaque casemate était une arche vide ou encore un petit temple sans religion. C'était bien l'ensemble de l'étendue littorale qui était ainsi organisé en points d'appuis successifs. On pouvait marcher des jours et des jours le long de la mer sans cesser de retrouver ces autels de béton dressés face au vide de l'horizon marin.

Cette immensité du projet, voilà bien ce qui dépassait le sens commun ; la guerre totale était ici révélée dans sa dimension mythique. Le parcours que je commençais d'entreprendre alors, sur les glacis de la Forteresse Europe, allait m'initier à la réalité de la géométrie d'Occident et à la fonction de l'équipement des sites, des continents, du monde.

Tout était vaste soudain, le seuil continental devenait un boulevard, la linéarité de mon exploration ; le soleil et le sable constituaient un territoire personnel que j'affectionnais de plus en plus. Cette bande ininterrompue de dunes, de galets, cette arête de falaises qui courent le long des côtes, composent un pays sans nom où l'on vit les trois échanges : les espaces aérien et marin et la fin des terres émergées. Les seuls repères de mon voyage du sud au nord de l'Europe, c'étaient ces stèles à la signification encore imprécise. Toute une longue histoire se ramassait ici, ces blocs de béton étaient en fait les derniers rejets de l'histoire des frontières, du *limes* romain à la muraille de Chine ; les bunkers, ultime architecture militaire de surface, étaient venus s'échouer aux limites des terres, au moment précis de l'avènement du ciel dans la guerre ; ils venaient border le littoral horizontal, la limite continentale. L'histoire avait changé de lit une dernière fois avant le saut dans l'immensité de l'espace aérien.

Mes opérations m'amenaient parfois à pénétrer dans une agglomération portuaire et là, ce qui m'étonnait et m'intriguait le plus, c'était de retrouver, au milieu des cours, des jardins, mes abris bétonnés ; leur masse aveugle et basse, au profil

arrondi, détonnait dans l'environnement urbain. J'avais l'impression, en voyant ces formes prises au milieu des immeubles, dans les cours, sur les places, qu'une civilisation souterraine avait soudain surgi du sol. La sensation de modernité de cette architecture était contrariée par l'abandon, la vétusté de l'apparence : ces objets étaient abandonnés, sans couleur, leur modelé de ciment gris en faisait un simple témoignage d'un climat guerrier. Un peu comme, dans certaines fictions, un véhicule spatial qui se pose au milieu d'une avenue annonce la guerre des mondes, l'affrontement aux espèces inhumaines ; ces massifs logés au creux des interstices urbains, à côté de l'école ou du bistrot de quartier, donnaient à l'interrogation sur le contemporain un sens nouveau.

Pourquoi s'étonner encore des formes de l'architecture moderne d'un Le Corbusier ? Pourquoi parler de « brutalisme » ? Et surtout, pourquoi cet habitat quotidien, et si semblable depuis des dizaines d'années ?

Ces masses lourdes et grises aux angles déprimés, sans ouvertures – à l'exception de quelques bouches d'aération, de quelques portes en chicane –, révélaient mieux que bien des manifestes les redondances architecturales et urbanistiques de cet après-guerre qui venait de reconstituer, à l'identique, les villes détruites. Les blockhaus antiaériens signalaient un autre mode de vie, une rupture dans l'appréhension du réel. Le ciel bleu avait été autrefois chargé de menaces, du sourd vrombissement des bombardiers, constellé aussi de l'éclatement ouaté des tirs d'artillerie. Cette immédiate comparaison entre l'habitat urbain et l'abri, entre l'immeuble coutumier et le bunker inusité au sein des cités portuaires que je traversais, avait la force d'une confrontation, du collage de deux réalités dissemblables. Les abris antiaériens me parlaient de l'angoisse des hommes et les habitations de systèmes normatifs qui reproduisaient sans cesse la ville, les villes, l'urbain.

Les blockhaus étaient anthropomorphes, leurs figures reprenaient celles des corps ; les unités d'habitation n'étaient qu'ar-